

TADEUSZ POKLEWSKI-KOZIEŁŁ

## L'ENVIRONNEMENT HUMAIN DE L'ARCHÉOLOGUE SUR LE CHANTIER DE FOUILLES. LES AMIS

L'aspect humaniste de l'archéologie se manifeste surtout par le fait que cette discipline, riche des techniques et de l'apport des sciences dans ses méthodes, se déroule, pour la majeure partie de sa durée, sous les yeux de profanes, au milieu de personnes qui ne travaillent pas dans le domaine de l'archéologie, mais qui sont intéressées par le passé et par le mode de vie de leurs ancêtres.

Nous autres, archéologues, intervenons toujours sur le terrain d'autrui. Et ce, non seulement parce que nous arrivons dans un village habité, mais aussi parce que les parcelles sur lesquelles nous travaillons appartiennent à un propriétaire défini, habilité à agir librement sur son terrain. L'archéologue ne reste pas dans la solitude d'une bibliothèque ou de salles d'archives. Il travaille parmi les hommes, devant les hommes qui le contrôlent, le surveillent. Ils sont curieux de ce qu'il leur apporte concernant leur histoire régionale, locale et celle de leur petite patrie. Il faut en être conscient. On ne peut pas, dans la recherche archéologique, sur le terrain, se passer de cette surveillance. Bref, on ne peut pas passer à côté des hommes. Il faut les aborder de la même façon dont, eux-mêmes, nous abordent sur le chantier de fouilles. Ces chantiers sont toujours pleins de curieux. L'archéologue ne doit ni les négliger ni les écarter.

Il y a aussi un autre aspect positif à la présence de ces profanes pendant la recherche archéologique sur le terrain. Les archéologues profitent souvent de l'aide de ces – disons – spectateurs. Particulièrement appréciable est leur connaissance du terrain, de son histoire récente et de la population locale. Des relations « de chantier » s'approfondissent et deviennent parfois de vraies amitiés.

Mais ces amitiés, parfois bien précieuses, ne perdurent pas après le chantier. Ces personnes, même remarquables, trouvent rarement place dans les publications professionnelles des

archéologues. Nous voudrions donc en évoquer ici quelques unes, que l'auteur a rencontrées sur divers chantiers pendant sa longue pratique d'archéologue. Certains d'entre eux sont déjà partis pour toujours, d'autres restent parmi nous. Que ces quelques lignes les sauvent du trou noir de notre mémoire collective.

Sur le chantier des fouilles de Łęczycza en Pologne est arrivé, en 1948, l'ingénieur Antoni Klein. Combattant volontaire de la guerre contre les bolcheviques (1919-1920), il est devenu archéologue amateur en Pologne orientale. Sous l'occupation soviétique, pendant la Deuxième Guerre mondiale il a été déporté en Sibérie et condamné aux travaux forcés. Mutilé et rendu aux Polonais libres, en 1942, il a été soigné dans un hôpital militaire britannique, en Palestine. Rapatrié en 1947, il s'est installé, cette fois-ci, en Pologne centrale, à Łęczycza, où il est entré, à nouveau, dans l'administration publique.

Depuis le début de 1948, il a participé, comme bénévole, au chantier de fouilles du *grod* médiéval de Tum, proche de son domicile. Il s'est rendu particulièrement utile pour l'interprétation des vestiges de constructions en bois. Ses qualités de technicien ont beaucoup aidé l'équipe archéologique. Il a aussi été le premier à avoir sur le chantier un appareil photographique, une vraie *camera obscura*, avec laquelle il savait prendre des photos des découvertes *in situ*.

Monsieur Klein a été, à Łęczycza, pendant les années d'après guerre une véritable institution pour les archéologues. Il nous a offert son petit logement comme salon, au lieu de notre austère baraque de chantier, surtout après le retour de son épouse, rapatriée après sa déportation par les soviétiques au Kazakhstan. On était bien reçu chez eux et, parfois même convenablement nourris. Ce qui n'était pas, à l'époque, chose négligeable.

La Pologne dite populaire était, comme d'ailleurs tous les pays sous domination sovié-

tique, très bureaucratique et dominée par des fonctionnaires. Le fonctionnaire local jouissait d'un pouvoir presque absolu. Les relations personnelles décidaient donc de tout, même du choix à l'embauche d'un terrassier. Monsieur Klein nous a fait bénéficier de ses relations à l'échelon local. Pour l'organisation et le fonctionnement du chantier de fouilles, ce fut très précieux. Les amis de l'ingénieur Klein nous ont introduits dans le milieu intellectuel de Łęczyca et je mets encore à profit, dans le cadre des sociétés locales, ces amitiés durables, qui contribuent à la sauvegarde tant des monuments historiques, que des sites, des trouvailles archéologiques, et de la mémoire du passé. Les activités locales sur ce plan sont, à Łęczyca, de vraies réussites. Antoine Klein, même disparu depuis longtemps, y garde pour toujours sa part.

Charles Labry a particulièrement compté, parmi les amis d'autrefois en Bourgogne beaunoise. C'est grand dommage qu'il ne soit plus parmi nous. Vignerons de naissance et de cœur, il était extrêmement attaché au sol, qu'il connaissait et comprenait bien. Son esprit d'observation, guidé par une intelligence peu commune, l'amena tout d'abord à la géologie, puis à la préhistoire. Il voulait absolument comprendre ce qu'il voyait dans sa vigne et ce qu'il y trouvait. Pour cela, il est allé voir l'abbé Joly, à l'époque conservateur des monuments préhistoriques de Bourgogne. Labry est devenu son représentant pour les communes de La Rochepot, Baubigny, Saint-Aubin et Saint-Romain, où il possédait des parcelles de vignes, et c'est là qu'il a découvert les grandes énigmes du sol. Du sol, Labry est passé aux monuments historiques, aux petites églises romanes du pays, cette fois avec le chanoine Jean Marilier et le conservateur Pierre Quarré. Dans un troisième temps, il s'est intéressé aux archives et autres documents écrits. C'est à ce moment que je l'ai rencontré.

C'était en 1965, sur le chantier de archéologique de Dracy, dans la commune de Baubigny, en Côte-d'Or, que nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Il est venu, en toute amitié, voir les archéologues professionnels sur le chantier, et il nous a tout de suite rendu service en nous dirigeant vers un terrier de blaireau. Les archéologues avaient identifié la parcelle dite *En Drachey* sur le cadastre. Cependant, Charles Labry savait à quel endroit le blaireau sortait du sol des tessons de céramique médiévale. Sa connaissance du terrain est donc à l'origine de la découverte des

vestiges du village médiéval de Dracy.

Ses relations parmi les autorités de la région nous ont beaucoup facilité les formalités qui, sur le plan local, encadrent chaque chantier de fouilles archéologiques. Elles nous ont aussi rendu plus aisée l'organisation du séjour de l'équipe. Sans compter son vin, qui – comme nous l'a écrit un des fouilleurs (et, d'ailleurs, à juste titre), *reste le meilleur*. La famille Labry nous a rendu, plus d'une fois, de précieux services pour le chantier de fouilles.

À noter aussi les connaissances remarquables de Charles Labry dans le domaine de l'ethnographie de la campagne bourguignonne. Au cours des fouilles du village médiéval de Dracy, il a su, tout de suite, trouver des analogies contemporaines pour les maisons médiévales découvertes en fouille. Il nous a montré ces bâtisses simples en pierres équarries, couvertes de laves, avec, au rez-de-chaussée, des niches dans lesquelles on pouvait placer une lampe à huile du type retrouvé à Dracy. Il nous a même emmenés voir la carrière la moins éloignée où pouvaient être extraites des laves. En somme, nous sommes devenus des amis très proches et c'est grand dommage pour lui et pour certains d'entre nous qu'il nous ait déjà quittés.

Les archéologues de Dracy doivent aussi leur reconnaissance à Jean Grillot, journaliste de Nolay (Côte d'Or), correspondant de la presse bourguignonne, du *Bien Public*, du *Progrès*, du *Courier de la Saône-et-Loire*. Nous lui devons, bien sûr, une certaine publicité donnée à la fouille elle-même, et à ses résultats. Quand, en 1977, le chantier eut progressé suffisamment pour que le village médiéval de Dracy soit compréhensible pour les visiteurs, il a eu deux idées, reprises et largement soutenues par Jean-Marie Pesez, directeur français de la fouille.

La première de ces initiatives concernait la création d'un musée local à Nolay, chef-lieu du canton, qui devait abriter et exposer les trouvailles de Dracy. Grâce aux efforts de monsieur Grillot a pu être créée une association des amis de Dracy, à laquelle nous avons tous adhéré, cadres et étudiants du chantier, ainsi que de nombreuses personnalités locales. L'ouverture d'une exposition a eu lieu à l'automne 1977 et elle est restée en place pendant un an. Ensuite, sous prétexte de non conformité à la loi sur les musées de France, elle a été fermée et le matériel archéologique est entré dans les collections du Musée National des Arts et Traditions Populaires, à Paris. *Roma locuta – causa finita!* croyait-on alors. Mais la



fermeture de ce Musée, en 2005, pose de nouveau le problème de l'affectation des trouvailles faites à Dracy.

L'autre initiative a, selon moi, plusieurs pères: Jean-Marie Pesez, Jean Grillot et moi-même. Il s'agit de la reconstitution du relief primitif du site de Dracy et de la consolidation des vestiges de maisons découverts au cours de l'exploration archéologique: un vrai musée en plein air, et mieux, sur place. Grâce à l'appui du journaliste, les collectivités locales se sont associées au financement à l'entreprise. Le projet a pu être réalisé pendant les années 1979-1982. Le programme a été rempli, avec la reconstitution du terrain et la consolidation des murs, mais les moyens ont manqué pour ajouter des explications relatives aux vestiges et pour présenter au public l'histoire du village. Maintenant, grâce à Monsieur Lacour, maire de Baubigny, fils du maçon Lacour de La Rochepot, préhistorien amateur et ami de Charles Labry, le site est toujours bien entretenu, mais il reste muet.

Retournons en Pologne. Monsieur Labry n'est pas le seul cultivateur, voire paysan, dont j'ai gagné l'amitié sur les chantiers de fouilles. Je garde notamment en mémoire Monsieur Florian Pełka, paysan-cultivateur du village de Spycymierz sur la Warta, en Grande Pologne orientale. En 1962, au début d'importantes fouilles programmées dans cette capitale régionale – au Moyen Âge – les archéologues ont été orientés vers lui pour l'hébergement de l'équipe. Après avoir observé quelques jours notre rythme de vie, Monsieur Pełka a conclu que « l'activité archéologique est plus sérieuse que l'ethnologie ». L'horaire fixe, l'emploi d'ouvriers, plutôt que de questionner « inutilement les gens », mettaient, à ses yeux, l'archéologie en position de supériorité par rapport à l'ethnologie. Sur ces bases, nous sommes devenus amis.

La fouille terminée, j'ai profité largement de ses avis concernant l'agriculture primitive, pendant tout le temps de préparation de ma thèse sur l'agriculture dans un domaine médiéval polonais, celui de Spycymierz. Ses conseils bénévoles m'ont rendu grand service pour interpréter certaines découvertes archéologiques. Pendant ces longues années de collaboration, à la pelle sur le chantier, et à la plume au bureau, nous nous sommes rapprochés l'un de l'autre, à tel point que, pendant l'hiver 1981, tout de suite après l'instauration en Pologne de l'état de guerre, le 13 décembre 1981, il a frappé un soir d'hiver à ma porte, à Łódź, pour

savoir si « la guerre n'avait pas pris quelqu'un des vôtres ».

Les amitiés locales ont marqué notamment mon chantier de Bolesławiec sur la Prosna, lui aussi en Grande Pologne. Ce chantier ne se bornait pas à la seule fouille. Il comprenait aussi la protection des ruines du château en briques et l'aménagement, surtout touristique, de son environnement. Cela engageait non seulement les autorités de différents grades – ce qui était normal dans les soi-disant démocraties populaires –, mais aussi la population locale, particulièrement attachée à son passé historique et à ses monuments, même en ruine.

Les premiers spécialistes venus de l'extérieur étaient les archéologues. Et ils sont restés les premiers sur la liste des amis de Bolesławiec. Les liens d'amitié étaient multiples. Mais les plus intimes ont été noués avec trois personnes: le directeur de l'école, Monsieur Florian Rojek, le boulanger, Monsieur Stanisław Zimoch et le médecin du pays, le docteur Marian Rojek. Ils ont tout d'abord organisé un groupe de bénévoles, autour du chantier de protection des ruines. Puis, très vite, leur souci principal a été d'améliorer les conditions de vie de l'équipe archéologique. Leur aide a été d'autant plus précieuse qu'à un certain moment, jusqu'à 120 écoliers ont travaillé sur le site. Venant d'ailleurs, il a fallu les héberger et les nourrir sur place. Or, à l'époque, on manquait de tout en Pologne, de pain, de viande, de lits de camp, de couvertures, et même de pelles pour la fouille et de papier d'emballage et de toilette. Le médecin a aussi assuré presque gratuitement tous les services médicaux.

Mais, pour moi, sont restés particulièrement précieux les liens d'amitié que j'ai pu avoir avec eux à titre privé. Ces amitiés perdurent depuis trente ans, entretenues des deux côtés. Elles ont maintenant pris une forme épistolaire, mais leur esprit demeure le même. Il est seulement déprimant que nous ayons trente ans de plus et que le docteur Rojek ne soit plus parmi nous.

Je voudrais enfin consacrer quelques mots à Monsieur Tadeusz Stanisławski de Dąbrówno près d'Olsztyn en Pologne. Il était, quand j'ai fait sa connaissance en 1980, postier et chef du bureau local de la poste. Sur ce territoire de la ci-devant Prusse Orientale, il est arrivé à la fin de la guerre, dans l'espoir d'échapper ainsi à la répression des communistes visant les anciens combattants, et il y a réussi. À l'égard des archéologues, il s'est montré actif dans le domaine de la logistique. À

l'époque, sans portable, le postier est parvenu à nous assurer une liaison téléphonique permanente. La cour du bureau de poste et ses réserves nous ont été accessibles en permanence, et ce jusqu'à la fin du chantier en 1995. Le rôle qu'il a joué pour

assurer notre ravitaillement a été appréciable aussi, pendant les années où, en Pologne, même le pain était introuvable si l'on ne disposait pas de relations sur place. Notre reconnaissance pour ce « travail » est devenue par la suite plus personnelle et amicale.

